



Lettera di  
Anna Schiaffino Giustiniani a Camillo Benso di Cavour

*Gênes, ce 19 Janvier 1833*

Que vous êtes bon, Monsieur, de penser encore à moi sans ressentiment et sans sourire de pitié! Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à recevoir votre lettre, mais comment pourrais-je me plaindre de ce qui me prouve que vous conservez un sentiment de bienveillance (tout ce que je désire) pour une personne dont vous ne connaissez que l'inconsidération et la légèreté. Nul devoir ne peut m'empêcher de vous répondre; il en est un même de reconnaissance, qui m'imposerait de vous écrire, si l'amitié que je vous conserverai toujours, ne me faisait saisir avec empressement l'occasion de vous remercier.

Je vous parlerai donc un peu de moi, puisque vous vous y intéressez (*sic*) encore. Je souffre toujours plus ou moins, je ne puis ni me promener, ni monter les escaliers, ni enfin rien faire qui m'agite un peu, sans m'en ressentir; on me soigne souvent, on prétend que j'ai une inflammation de coeur (n'allez pas rire) je ne guérirai jamais, je le sens, cependant je me prête à tous les caprices des mes esculapes, et c'est pour me conformer à l'avis de ceux qui me veulent bien s'intéresser à ma santé que je quitterai Gênes, si faire se pourra, vers le commencement du carême. J'irai d'abord à Milan et si le voyage me fait du bien je pousserai peut-être jusqu'à Paris. Quant à moi je ne crois pas résister à toutes ces secousses. Nous verrons. Je ne vais jamais dans le monde, quelquefois, souvent même, au spectacle. Vous avez dû me trouver bien ridicule la dernière fois que vous m'y avez vue. Ah! jettons un voile sur le passé, que je puisse sans remords et sans honte me féliciter d'avoir votre amitié, mais que je ne pense jamais comment je l'ai obtenue. Ne commencez à me connaître que d'à présent, je tâcherai de vous donner bonne opinion de moi. Adieu, monsieur, puissiez-vous être aussi heureux que je le désire.



Votre amie

N. S. J.